

Aimé Césaire et Frantz Fanon **« Moi, laminaire » ... Lui, « guerrier-silex »**

Christiane CHAULET ACHOUR

L'île de la Martinique offre au XX^e deux figures qui l'illustrent et le marquent d'une empreinte durable : Aimé Césaire et Frantz Fanon : le premier né le 26 juin 1913 à Basse-Pointe et le second, douze années plus tard à Fort-de-France, le 20 juillet 1925. Même au sein d'un espace aussi circonscrit qu'une île, leurs enfances sont sensiblement différentes avec des points convergents, en particulier dans la formation initiale puisque Césaire fait ses études primaires, de 1918 à 1924 dans son petit village de Basse-Pointe tandis que Fanon les fait à Fort-de-France. Mais, somme toute avec un père fonctionnaire, l'évolution de l'éducation et de la formation est comparable, marquée par le passage obligé au lycée Schœlcher où Césaire fait ses études secondaires de 1924 à 1931 avant de partir au lycée Louis-le-Grand à Paris pour son hypokhâgne puis pour préparer l'agrégation ; il épouse Suzanne Roussi en 1937. Il écrit alors le *Cahier d'un retour au pays natal* dont la première version paraît dans la revue *Volontés*, avant de rentrer en Martinique fin août 1939 pour rejoindre son poste de professeur au lycée Schoelcher : il a 27 ans. Frantz a 14 ans alors et il est lycéen à son tour. Mais il est trop jeune pour suivre les cours de ce nouveau professeur alors que Marcel Manville, son ami, et Joby, son frère aîné, sont ses élèves, et c'est par leur intermédiaire qu'il bénéficie de cet enseignement qui les galvanise tous. Deux lycéens d'alors en témoignent ; Marcel Manville dans *Les Antilles sans fard* : « Au lycée Schoelcher, Césaire dispensait de flamboyante manière un cours de littérature. Il nous faisait étudier les poètes maudits : Isidore Ducasse, comte de Lautréamont et ses chants diaboliques et sanguinaires de Maldoror. Ces poètes retrouvés, réprouvés, fils du Soleil ! C'était une littérature chargée de poudre et de contestation. L'idée germait dans nos esprits qu'il fallait rompre la monotonie de nos vies de lycéens. Nous étions tous sportifs et pour nous la guerre était un sport... [...] 1943 sera l'année de la bascule politique. » (M.M. 32-34) ; Georges Desportes : « Pendant quelques jours, nous regardâmes avec curiosité ce jeune homme qui nous faisait alors l'effet d'un original. Demi-sourire aux lèvres, toujours vêtu d'un même complet vert à carreaux, il tranchait [...] Puis il nous semble remarquer quelque chose d'insolite [...] le lycée jusqu'alors doucement somnolent se réveillait : il respirait. Un flot d'idées s'emparait des jeunes esprits qui se découvraient soudain des vocations. » (D.D., 97)

Ce charisme et cette force, ceux qui ont côtoyé Fanon les ont également évoqués : présence à laquelle on ne pouvait échapper, force d'un verbe et de ses interpellations. Ainsi son maître, François Tosquelles – psychiatre, émigré espagnol antifranquiste dont Fanon devient le disciple, choisissant d'aller dans sa structure à Saint-Alban, en connaissance de cause –, invité à témoigner en 1975, déclare : « Toujours il est resté parmi nous, il occupe notre mémoire comme il occupait l'espace. Il interpellait ses interlocuteurs de son corps et de sa voix. [...] Sa présence suscitait votre propre engagement critique, et sa fraternité agissante posait d'emblée la saisie lucide de la différence. » Alice Cherki écrit, en ce qui la concerne : « La présence intense de son corps et de sa voix, son attention soutenue et exigeante aux autres, son rapport permanent avec son propre verbe, à la fois travaillé par lui et le travaillant [...] sont des constantes pour ceux qui ont connu Fanon. » (A.C. 36)

DES FUNÉRAILLES... « NATIONALES »

Déjà se dessinent de fortes similitudes que nous allons approfondir. Mais auparavant, il nous semble significatif de partir de... leurs fins – les obsèques organisées après leur décès –, pour approcher leur différence ou la perception que leurs contemporains leur renvoient de ce qu'ils sont. L'un et l'autre en ont dicté le lieu essentiel : la Martinique pour Césaire, l'Algérie pour Fanon. Ces deux vœux exaucés par leurs proches conditionnent en partie le déroulement de ces funérailles qui, ensuite, appartiennent aux vivants.

Le plus jeune meurt le premier, à 36 ans, en 1961, en pleine force de l'âge, atteint d'une leucémie depuis plusieurs mois, avec une grande lucidité sur son état et le sentiment accéléré de l'urgence de ce qu'il doit faire et, en particulier, le « bouclage » de son dernier ouvrage, *Les Damnés de la terre*. Décembre 1961, la guerre continue en Algérie, les accords d'Evian vont se faire quelques mois plus tard et les six mois qui suivent la mort de Fanon seront parmi les plus violents de ces sept années de guerre. Fanon a été dans l'équipe d'*El Moudjahid*, journal bi-mensuel, organe central du Front de Libération Nationale, avant d'être envoyé en Afrique représenter le GPRA. On y trouve le récit de ses obsèques dans le n° 88 du 21 décembre 1961, sous le titre : « Frantz Fanon, notre frère » qui commence donc par le rappel de la date de sa mort, le 6 décembre à Washington, et sa dernière fonction, « ancien chef de la Mission du GPRA à Accra ». Suit une biographie qui ne retient de la vie de Fanon que ce qui le rattache à l'Algérie. Cette présentation se termine ainsi : « Jusqu'à la dernière heure, le

frère Frantz Fanon aura assumé son rôle d'intellectuel révolutionnaire. Sa mort est une perte irréparable pour la Révolution algérienne, pour l'Afrique et pour le mouvement anticolonialiste. L'équipe du *Moudjahid* dont il a fait partie pendant plus de trois ans, n'oubliera pas ses analyses pénétrantes, ses interventions vigoureuses, la puissance de ses convictions. Elle souffre tout particulièrement du vide qu'il laisse parmi ses frères algériens. »

Sous le sous-titre, « En terre algérienne... », suit heure par heure le déroulement des 11 et 12 décembre. A 14h.30, arrivée de l'avion spécial, à Tunis-El Aouina, transportant sa dépouille. Le cercueil est porté par un groupe de jeunes Algériens dans le Salon d'honneur de l'aéroport. Militants, membres du GPRA sont là : « des femmes pleurent ; des jeunes hommes, de rudes combattants ne cherchent pas à maîtriser leur émotion ». Des représentants de nombreux pays sont présents. Des télégrammes du monde entier affluent. A 15h., le cercueil est au siège du GPRA à Tunis : « Dans une pièce tendue de drapeaux algériens, les premières couronnes s'amoncellent sur le cercueil. Silence lourd. Une profonde émotion règne dans cette foule de frères et d'amis qui défile maintenant. Certains signent le registre ouvert à la porte. D'autres y écrivent quelques lignes émouvantes : la signature de l'ambassadeur voisine celle du militant, la sympathie du résistant camerounais s'exprime à côté du témoignage du combattant algérien. » Le 12 décembre, s'ébranle le cortège d'une vingtaine de voitures qui suivent le cercueil dans une ambulance vers l'Algérie, près de la frontière tunisienne, selon le vœu de Fanon : « 9h. 40 [...] Jusqu'à la sortie de Tunis, devant le cortège, les travailleurs s'arrêtent, des hommes et des femmes s'inclinent, soldats et policiers saluent. C'est la "montée" vers les frontières. Dans chaque agglomération, réfugiés ou anciens combattants algériens sont là et se figent au garde-à-vous, tandis que passe le convoi. » Celui-ci arrive à Ghardimaou à 12h30 dans la cour d'un hôpital de campagne de l'ALN. « La dépouille est saluée par un détachement [...] Le cercueil est pris en charge par l'ALN ; il ne sera suivi que d'un petit groupe de militants. » C'est à 14h. 30 qu'il arrive sur la frontière algérienne :

Deux sections de l'ALN rendent les honneurs à l'entrée du cercueil sur le sol national. Le cercueil est posé sur un brancard fait de branches, et il est soulevé, transporté à flanc de coteau par quinze djounouds. Une marche étonnante commence dans la forêt, tandis que vers la crête et dans le vallon, deux colonnes de soldats de l'ALN assurent la protection de part et d'autre du sentier où chemine le convoi. La forêt majestueuse, le ciel éclatant ; la progression se fait dans le silence et le calme absolu, tandis que se relayent les porteurs. Dans la vallée, plus au Nord, on entend tonner le canon. Dans le ciel, passent très haut deux avions. La guerre est là, toute proche, et en même temps, ici, c'est le calme, un cortège de frères venus accomplir la dernière volonté d'un des leurs.

« 15h. 45 – Dans un cimetière de « chouhada ». Sur le lieu même d'un ancien accrochage aujourd'hui en territoire libéré, la fosse est là, soigneusement préparée. Un commandant de l'ALN prononce en arabe le dernier adieu au frère Frantz Fanon, que tous ici connaissent (il y a trois mois, il était venu passer plusieurs jours dans l'ALN pour travailler encore et parler de l'Afrique). » L'article donne ensuite la traduction intégrale de ce discours.

« 16h. – C'est fini. Le cercueil repose sur un lit de branches de lentisques ; au-dessus, des rondins de chênes-lièges. En cette fin d'après-midi, le soleil décline. Au loin, on devine la plaine dont nous séparent des crêtes douces, bleutées dans la lumière ouatée de l'hiver. Tout respire la beauté et le calme. Le dernier vœu de Frantz Fanon est accompli : il repose parmi ses frères, en terre algérienne. »

Avant les extraits des *Damnés de la terre* introduits sobrement par une présentation commençant par la fameuse injonction de Fanon : « Il faut faire peau neuve, développer une pensée neuve, tenter de mettre sur pied un homme neuf... », le texte intégral du discours d'adieu prononcé par le Vice-Président Belkacem Krim est reproduit. En 2000, dans son ouvrage, Alice Cherki en sa qualité de témoin proche de Fanon à cette époque, témoigne de l'absolue sincérité, au-delà du langage conventionnel de ce rite, de tous les « acteurs » de ces funérailles nationales et qu'elle apprit, « quelque temps plus tard, que ce dernier voyage [...] avait été d'une grande sérénité et d'une étrange beauté. » (A.C. 239-241)

Funérailles « nationales » donc, d'une « Nation » en train de naître et qui s'impose sur la scène internationale quelques mois plus tard, d'une « Nation » choisie et non imposée par les hasards de la naissance ou ceux de l'Histoire de l'île. Funérailles qui traduisent ferveur et respect vis-à-vis de Fanon et qui ne sont pas celles d'un inconnu ou d'un combattant anonyme de l'indépendance algérienne. En pleine lutte, funérailles dans la sérénité et le recueillement.

Le 21 avril 2008, la dépêche de l'AFP, reprise par de nombreux journaux, titre : « Obsèques nationales d'Aimé Césaire en présence de milliers de Martiniquais. »

« Bien sûr qu'il va mourir, le rebelle... » : la poésie d'Aimé Césaire a retenti dimanche à Fort-de-France (Martinique) lors des obsèques nationales du père de la « négritude », en présence de Nicolas Sarkozy et de milliers de Martiniquais.

Parmi les fleurs vertes et roses de balisier, les familles, souvent vêtues de blanc, étaient venues dire dans l'après-midi « Merci Aimé ». « C'est le père assisté de ses enfants et petits-enfants » confiaient certains.

Pendant plus d'une heure sous le soleil, les Martiniquais se sont retrouvés dans la gratitude et la ferveur, pour cet hommage exceptionnel dans le stade de Dillon, au centre duquel était

exposé le cercueil. Un hommage national qui n'avait jusque-là été rendu qu'à trois écrivains, Victor Hugo, Paul Valéry et Colette.[...]

Ce sont les « mots de sang frais » de l'auteur du *Cahier d'un retour au pays natal* qui ont résonnés par les bouches de comédiens antillais et africains.

Un grand portrait proclamait Césaire « prototype de la dignité humaine » (selon le mot d'André Breton), et des extraits de son œuvre étaient déployés dans le stade. Une plaque de céramique portant le nom d'Aimé Césaire et « Liberté, identité, responsabilité, fraternité », avait été posée sur un fauteuil à l'intention du président de la République.[...]

Sur sa tombe des mots choisis par « Aimé » lui-même, tirés de son « Calendrier lagunaire » :

« La pression atmosphérique ou plutôt historique

Agrandit démesurément mes maux

Même si elle rend somptueux certains de mes mots ».

Sur les sites internet se sont multipliés dépêches, articles, photos, portraits pour rendre hommage au « Nègre fondamental ». Toutes les unes des quotidiens nationaux français lui consacrent une page, *L'Humanité*, *Libération*, *Le Parisien*, *Le Figaro*, *La Croix*, *Le Monde*. Le site *Info Antilles* dénombre, le 21 avril 2008 « 6000 Martiniquais majoritairement en noir et blanc [...] rassemblés dans les gradins ». Et en plus des politiques français, « des délégations étrangères assistaient aussi à la cérémonie, venues de toute la Caraïbe comme d'Afrique ».

Le débat est vif autour de l'idée d'enterrer Césaire au Panthéon avec un refus quasi-unanime des Martiniquais. Et Boris Diop, le 6 mai dans *ContinentPremier.com Magazine*, trouve les mots justes : « Sa dépouille mortelle ne sera sans doute pas transférée à Paris et c'est bien ainsi. L'inscription de son nom sur la crypte du Panthéon est toutefois envisagée. Ce compromis serait lui aussi un acte de pure violence. De toute façon notre mémoire sera toujours pour Césaire le Panthéon le plus sûr et le plus digne de son combat pour une humanité plus juste et fraternelle ». Auparavant rappelant l'obstination de Césaire à faire entendre « le cri », il affirme : « L'écrivain qui a littéralement engendré son pays natal s'est hissé à la hauteur d'un homme-peuple, ce que bien peu de leaders ont réussi à être à notre époque. »

Dans l'un et l'autre cas, obsèques « nationales » où différemment mais de façon semblablement intéressante, le qualifiant ne recouvre pas exactement ce qu'on attend de lui. Pour le Martiniquais Frantz Fanon des obsèques officielles algériennes avec tous les honneurs, d'un pays en espoir de nation et avec les hommages des officiels algériens ou étrangers mais aussi des anonymes ; pour Aimé Césaire, des obsèques nationales « françaises » que les Martiniquais s'approprient, honorant ainsi son combat pour la dignité de son île et de tous les dominés, mettant à distance une reconnaissance aseptisée au Panthéon français. Ces deux finales sont à l'image de choix essentiels faits

pour Fanon, au bout d'une course de météore, suspendue dans cette sépulture algérienne, pour Césaire, au bout d'une longue vie pour la Martinique où il repose.

DE LA DISCRIMINATION Á L'ANALYSE DE LA VIOLENCE

Dès ses études secondaires, Césaire ressent l'aliénation culturelle de la petite bourgeoisie martiniquaise – il y revient dans son entretien avec Françoise Vergès dans *Nègre je suis, nègre je resterai* – et en fait une des explications de sa satisfaction de partir poursuivre ses études supérieures à Paris. Au retour au pays en 1939, c'est en réaction à cette réalité et au régime vichyste, raciste et répressif, que fait régner l'Amiral que le couple Césaire, épaulé par d'autres intellectuels martiniquais comme René Ménil, Georges Gratiant et Aristide Maugée, fonde la revue *Tropiques*, témoignage de la capacité d'un petit groupe d'intellectuels à tracer les voies d'une refondation véritable : « Accommodez-vous de moi. Je ne m'accommode pas de vous »... On sait que Fanon part en dissidence et connaît la guerre au plus près ; qu'il rentre après la guerre pour passer son baccalauréat et repart, lui aussi, pour ses études supérieures en France puisqu'il n'y a toujours pas d'université alors dans l'île. Il fait une tentative de retour après celles-ci ; après sa thèse en 1951, il fait un remplacement à Colson en Martinique mais s'impatiente devant l'attitude soumise et assimilationniste du milieu martiniquais. C'est bien cette même impatience que, dès la fin des années 30, Césaire exprimait dans le *Cahier* :

Au bout du petit matin, cette ville plate – étalée...
Et dans cette ville inerte, cette foule criarde si étonnamment passée à côté de son cri [...] Dans cette ville inerte, cette foule désolée sous le soleil, ne participant à rien de ce qui s'exprime, s'affirme, se libère au grand jour de cette terre sienne. [...] Au bout du petit matin, cette ville plate – étalée...
Elle rampe sur les mains sans jamais aucune envie de vriller le ciel d'une stature de protestation (*Cahier* : 33)

Par ailleurs, la vie en France n'a pas été un jardin sans épines. L'expérience initiale de la différence raciale, si elle n'est pas absente de la vie en Martinique, se vit butalement en France. L'un et l'autre ne s'attarde pas sur leur expérience personnelle en termes de vexations individuelles ; ils ont les moyens intellectuels et la stature humaine pour les transcender et faire de leurs humiliations un ferment de leurs analyses ultérieures. D'une certaine façon ce qu'ils écrivent se nourrit de leur vécu mais ils n'en font pas une plainte à la manière d'*Un Homme pareil aux autres* de René Maran (1947). Jeunes intellectuels brillants, malgré des conditions matérielles peu reluisantes – Césaire

n'a obtenu qu'une demi-bourse, Fanon doit la sienne à son engagement pour la libération de la France –. ils « dérapent » dans l'institution. Césaire au moment de préparer l'agrégation « se jette dans l'écriture de toutes ses forces au point d'en payer physiquement le prix » (D.D. : 97). Il le raconte : « A ce moment, j'ai traversé une crise, épreuve physique et crise morale : toutes ces études classiques que je faisais me paraissaient tellement loin de la vie, tellement loin de ce que je voulais faire. Conséquence : je préparais l'agrégation avec la plus grande négligence. Puis je m'étais mis à faire de la poésie. Le résultat : je n'étais plus adapté au travail universitaire. Je me rappelle : mon agrégé répétiteur me disait à propos d'une dissertation que c'était un poème. Je me désadaptais. J'ai été coulé à l'agrégation. » Fanon, quant à lui, tente de soutenir une thèse pour laquelle il ne trouve pas de directeur et est obligé d'écrire en quelques semaines un sujet plus conforme aux attentes de la Faculté. La thèse non acceptée devient, grâce au Seuil et à Francis Jeanson, son premier ouvrage édité, *Peau noire masques blancs*. Ils ont néanmoins trouvé dans leur cursus académique mais surtout par leurs recherches personnelles, de quoi nourrir leur impatiente colère – rage même –, à voir les choses restées en l'état comme si elles allaient de soi : l'un dans la poésie et pas n'importe laquelle, l'autre en se spécialisant en psychiatrie et en choisissant de se former auprès de F. Tosquelles. Ces faits montrent bien qu'ils sont à la recherche d'une autre manière de dire ce qui est au cœur de leurs expériences et de leurs convictions. Ils démontrent dans les faits et dans leurs écrits, *Cahier d'un retour au pays natal* et *Peau noire masques blancs*, ce qu'Edward Saïd capitalise dans sa réflexion ultérieure en soulignant dans *Culture et impérialisme*, les manques de sa recherche précédente :

« C'est cela que je n'avais pas abordé dans *L'Orientalisme* –cette réaction à la domination occidentale, dont l'apogée a été le gigantesque mouvement de décolonisation dans tout le tiers monde [...] Jamais la « rencontre impériale » n'a confronté un Occidental plein d'allant à un indigène hébété ou inerte : il y a toujours eu une forme quelconque de résistance active, et, dans l'immense majorité des cas, elle a fini par l'emporter » (Saïd :12)

Lorsqu'on relit Césaire et Fanon en synergie et complémentarité et non en opposition et concurrence, on constate combien ils ont pu nourrir, avec d'autres bien entendu, une nouvelle manière de dire, d'interpréter et de représenter le monde qui fait tout l'intérêt d'une pensée postcoloniale aujourd'hui qu'ils ont illustrée avant que d'autres, bien plus tard, la théorisent :

Ignorer ou négliger l'expérience superposée des Orientaux [à prendre ici dans le sens de dominés, CCA] et des Occidentaux, l'interdépendance des terrains culturels où colonisateurs et colonisés ont coexisté et se sont affrontés avec des projections autant qu'avec des *géographies, histoires et narrations rivales*, c'est manquer l'essentiel de ce qui se passe dans le monde depuis un siècle. (Saïd : 23)

Dans cette perspective, il est vain, me semble-t-il de jouer le jeu des dates pour savoir qui a lu l'autre et qui s'est inspiré du texte de l'autre ; on peut penser néanmoins qu'étant donné la différence d'âge le *Cahier, Et les chiens se taisaient* et peut-être la première version du *Discours* ont été lus par le jeune médecin avant son premier essai. Durant son séjour en France, il a des contacts étroits avec *Présence Africaine* que Césaire a contribué à créer avec son ami Alioune Diop. Après la mort de Fanon, on peut penser, étant donné la considération exprimée à son égard sur laquelle nous reviendrons plus loin, qu'Aimé Césaire a lu *Les Damnés de la terre* qui font mémoire quand il écrit *Une Saison au Congo* et *Une Tempête*. Mais, animés de la même conviction anticolonialiste, nourris sensiblement à des sources semblables et différentes puisqu'on a un littéraire et un scientifique, ils baignent dans un contexte dont les éléments s'échangent et se potentialisent. Tous deux sont aux deux grands congrès des intellectuels et écrivains noirs en 1956 à Paris et en 1959 à Rome.

En 1946, Aimé Césaire a publié *Les armes miraculeuses* que Fanon a lu puisqu'il en fait l'illustration littéraire quasiment conclusive du premier chapitre des *Damnés*, « De la Violence », chapitre qui a fait couler tant d'encre :

L'homme colonisé se libère dans et par la violence. Cette praxis illumine l'agent parce qu'elle lui indique les moyens et la fin. La poésie de Césaire prend dans la perspective précise de la violence une signification prophétique. Il est bon de rappeler l'une des pages les plus décisives de sa tragédie où le Rebelle (tiens !) s'explique.

Après la citation de cette scène capitale de *Et les chiens se taisaient*, Fanon poursuit :

On comprend que dans cette atmosphère la quotidienneté devienne tout simplement impossible. On ne peut plus être fellah, souteneur ou alcoolique comme avant. La violence du régime colonial et la contre-violence du colonisé s'équilibrent et se répondent dans une homogénéité réciproque extraordinaire. Ce règne de la violence sera d'autant plus terrible que le peuplement métropolitain sera important. (*Les Damnés* : 45-47)

Retour au *Cahier d'un retour au pays natal* :

Partir.

Comme il y a des hommes-hyènes et des hommes panthères, je serai un homme-juif

Un homme-cafre

Un homme-hindou-de-Calcutta

Un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas

L'homme-famine, l'homme-insulté, l'homme-torture on pouvait à n'importe quel moment le saisir le rouer de coup, le tuer – parfaitement le tuer – sans avoir de compte à rendre à personne sans avoir d'excuses à présenter à personne
Un homme-juif
Un homme-pogrom
Un chiot
Un mendigot (*Le Cahier* : 57)

Et Fanon, en 1956 :

Lettre à un Français

[...]

Inquiet de l'Homme mais singulièrement pas de l'Arabe.

Soucieux, angoissé, tenaillé.

Mais en plein champ, ton immersion dans la même boue, dans la même lèpre.

Car pas un Européen qui ne se révolte, ne s'indigne, ne s'alarme de tout sauf du sort fait à l'Arabe.

Arabes inaperçus.

Arabes ignorés.

Arabes passés sous silence.

Arabes subtilisés, dissimulés.

Arabes quotidiennement niés, transformés en décor saharien Et toi mêlé à ceux :

Qui n'ont jamais serré la main à un Arabe.

Jamais bu le café.

Jamais parlé du temps qu'il fait à un Arabe.

A tes côtés les Arabes.

Ecartés les Arabes.

Sans effort rejetés les Arabes.

Confinés les Arabes.

Ville indigène écrasée.

Ville d'indigènes endormis » (*Pour la révolution africaine* : 47)

Ces brèves citations montrent qu'ils partagent cette même solidarité active avec les dominés et qu'ils l'inscrivent en texte pour éveiller, combattre l'assoupissement. Si Fanon s'éloigne de la question noire, il est tout de même partie prenante de l'effervescence autour de la « Négritude », portée par deux intellectuels pour lesquels il a une admiration fidèle, malgré les désaccords politiques pour l'un et des incompréhensions de l'autre, Césaire et Sartre. Le chapitre IV des *Damnés de la terre* donne sa position par rapport à la Négritude qu'il reconnaît comme étape historique et non comme essence. Dès septembre 1956, on retrouvait des échos du *Discours sur le colonialisme*, dans « Racisme et culture », texte de son intervention au Ier congrès des Ecrivains et Artistes Noirs à Paris, avec des arguments outillés autrement à partir de son expérience de médecin psychiatre. La conclusion des *Damnés de la terre* a un souffle césairien.

Tous ces rapprochements de textes montrent que les deux hommes ne sont jamais éloignés l'un de l'autre et se sont toujours retrouvés à partir de ce qui était chevillé à leur corps : l'écriture, même s'ils pouvaient ne pas se ménager dans la vie, du moins le plus jeune vis-à-vis du plus âgé. Une anecdote racontée par Joby Fanon est intéressante. Les deux frères qui ne se sont plus vu depuis trois ans, se retrouvent à Rome au 2^{ème}

Congrès des écrivains noirs en 1959. Des congressistes sont logés à la Villa Médicis et dans le hall, ils rencontrent Césaire :

Sur ces entrefaites arrive Aimé Césaire qui m’embrasse et, se tournant vers Frantz, il lui serre chaleureusement les mains en lui disant : « Fanon, tu as choisi le bon combat ». Et Frantz en s’inclinant répond : « Mais il y a encore de la place pour d’autres ».

Petit froid et Césaire s’en va. (Joby Fanon : 188)

Effectivement les choix d’engagement et de vie étaient différents mais tous deux ont dénoncé le colonialisme sans aucune concession : ils ont bien montré combien le système colonial engendrait la violence par le déni de l’autre. Ils ont montré combien la violence était au cœur même de la vie du colonisé, incrustée dans son corps malgré lui, imposée par les conditions de l’Histoire. La valeur humaine la plus haute qu’ils défendent est à comprendre comme une réinstallation dans la dignité de sujet agissant se substituant à une condition soumise d’objet, par une violence de réponse, une réplique au mouvement sismique destructeur du colonialisme : c’est bien cette tension des contraires – humanisme et violence – qui habite leurs textes à l’un et à l’autre. Ils n’ont pas « théorisé » la violence – reproche fait à Césaire pour le *Discours* et à Fanon systématiquement –, mais ils l’ont affrontée parce qu’observateurs du réel vécu et forces d’intervention pour le transformer, ils ne peuvent la contourner. Ainsi l’ordre de l’humain et l’ordre du politique s’affrontent pour briser le blocage. Blanc/Noir, maître/esclave, dominant/dominé, comment échapper à la binarité meurtrière sinon en la mettant en scène dans l’écriture, poétique ou essayiste, pour trouver une autre voie pour la libération du sujet. Comme le dit le Caliban de Césaire, comme le met en pratique Fanon : « j’ai décidé que je ne serai plus Caliban... » (*Une Tempête* : 27). S’assumant, le sujet est acteur de son histoire. Dans la pièce de Césaire, Caliban démonte le système que Prospero qui l’a littéralement « inventé » pour mieux l’exploiter :

Prospero, tu es un grand illusionniste :
Le mensonge, ça te connaît.
Et tu m’as tellement menti ;
Menti sur le monde, menti sur soi-même,
Que tu as fini par m’imposer
Une image de moi-même :
Un sous-développé, comme tu dis,
Un sous-capable,
Voilà comment tu m’as obligé à me voir,
Et cette image, je la hais ! Et elle est fausse ! (*Une Tempête* : 88)

Comment ne pas penser aux premières pages des *Damnés de la terre* : « C’est le colon qui a fait et qui continue à faire le colonisé. Le colon tire sa vérité, c’est-à-dire ses

biens, du système colonial » (*Les Damnés* : 6). Entre les deux écrivains, échos convergents lorsqu'ils abordent le devenir du colonisé s'il réussit à expulser le maître, par la voix même du maître qui ne peut réaliser la réalité de son expulsion : « Cette terre, c'est nous qui l'avons faite [...] Si nous partons, tout est perdu, cette terre retournera au Moyen âge » (*Les Damnés* : 17). A la fin de la pièce de Césaire, Prospero se sent envahi par la sauvagerie du colonisé : « C'est drôle, depuis quelque temps, nous sommes envahis par des sarigues. Y en a partout... Des pécaris, des cochons sauvages, toute cette sale nature ! Mais les sarigues surtout... Oh, ces yeux ! Et sur la face, ce rictus ignoble ! On jurerait que la jungle veut investir la grotte. Mais je me défendrai... Je ne laisserai pas périr mon œuvre... *Hurlant* Je défendrai la civilisation ! (*Une Tempête* : 91-92)

Parfois même, la citation d'un passage, sans le nom de l'auteur, pourrait être indécidable quant à son auteur, comme dans le *Discours* :

Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à *déciviliser* le colonisateur, à l'*abrutir* au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral et montrer que chaque fois qu'il y a au Viêt-Nam une tête coupée [...] et qu'en France on accepte, un Malgache supplicié [...] il y a un acquis de la civilisation qui pèse de son poids mort, une régression universelle qui s'opère, une gangrène qui s'installe [...] il y a le poison instillé dans les veines de l'Europe, et le progrès lent, mais sûr, de l'*ensauvagement* du continent. » (*Discours* : 12)

Dernière convergence forte : l'un et l'autre mettent le corps au centre de leur dispositif d'écriture car « dans le monde blanc, l'homme de couleur rencontre des difficultés dans l'élaboration de son schéma corporel. La connaissance du corps et une activité uniquement négative. C'est une connaissance en 3^{ème} personne. Tout autour du corps règne une incertitude certaine » (*Peau noire masques blancs* : 89). C'est dire que le regard du Blanc perturbe le schéma corporel ou le réduit à un « schéma épidermique-racial ». Limité par sa couleur noire, l'homme est « frontiérisé », balisé, circonscrit. La Négritude telle que la proclame Césaire est une explosion hors de ce schéma réducteur par l'occupation pleine et totale de l'espace de la race. Le mouvement de Fanon, même s'il ne nie pas l'hygiène de ce retour, ne nie ni l'Histoire ni la race mais veut les dépasser : « Je ne suis pas esclave de l'esclavage ». Fanon, comme Césaire, ne veut pas être le nègre libéré par son maître, le nègre agi. Il s'affirme homme au-delà de la race : « dans le monde où je m'achemine, je me crée interminablement ». Sur ce chemin, la violence est une étape majeure parce qu'elle a été imposée par l'Autre qui la maintient et la fait vivre à chaque aube de domination ; étape majeure de libération du corps hors

de la gangue de l'asservissement. Ce n'est pas anecdotique que Fanon cite le Rebelle de Césaire :

Tué... je l'ai tué de mes propres mains...
Oui : de mort féconde et plantureuse...
C'était la nuit. Nous rampâmes parmi les cannes à sucre. Les coutelas riaient aux étoiles,
mais on se moquait des étoiles.
Les cannes à sucre nous balafraient le visage de ruisseaux de lames vertes [...]
J'avais choisi d'ouvrir sur un autre soleil les yeux de mon fils » (dans *Les Damnés* : 46)

(RE)PRÉSENTATIONS CONTEMPORAINES

Si la formation pouvait prédire une influence importante de Césaire sur Fanon, l'influence a été aussi du plus jeune vers l'aîné, affirmation qu'une étude plus systématique des textes devrait approfondir. Fanon a été plus fondamentalement dans un engagement là où il pensait que pouvaient se trouver des solutions plus radicales contre la néantisation du nègre et plus généralement du colonisé et de l'opprimé, à l'époque qui était la sienne, de décolonisation radicale. Déjà au moment de la seconde guerre, il avait choisi de se jeter dans le champ de bataille. L'Afrique a été, pour l'un et l'autre, un espace de confrontation et de référence. Si Césaire a toujours eu l'Afrique à son horizon comme retour vers une compréhension profonde de son être et de la civilisation de l'origine pré-esclavagiste, rétablissant les filiations rompues et pansant quelque peu les pertes irréparables, Fanon a plongé dans le combat de l'Afrique dans son présent, dans son actualité d'abord en s'impliquant dans la lutte de décolonisation de l'Algérie, en étant une des plumes de propagande et, en même temps, une analyste implacable ; en devenant aussi l'ambassadeur du Gouvernement Provisoire de la République Algérienne dans les pays africains et en ayant alors la possibilité d'observer, avec l'acuité qui caractérisait son regard et son intelligence, les échecs et les méfaits qu'il a bien inscrits dans les *Damnés*.

Politiquement, l'un est resté dans le « national » local pour soutenir des solutions à l'échelle de son île, dans une grande fidélité à son pays martiniquais. On pourrait dire que c'est un enraciné suivant avec un intérêt jamais démenti les luttes, les victoires et les échecs du... Tiers monde, de son poste-vigie... un des « confettis » de l'Empire. Fanon s'est voulu maître du choix de sa résidence, différente de celle de l'origine. Il a dépassé les frontières de l'île non par rejet des origines mais par volonté de mieux comprendre le processus de déshumanisation de l'opprimé à l'échelle mondiale. Comme l'écrit Alice Cherki : « Fanon, dans sa conception d'un sujet libéré, savait le

piège de ce retour à l'origine aussi bien culturellement que politiquement [...] il pensait une identité en mouvement, forcément altérée par les situations, que ce soit en Algérie, aux Antilles ou ailleurs. Il avait de même traversé et travaillé sa propre négritude qu'il n'oubliait jamais, tant il avait du mal à s'absenter du regard des autres. Mais il avait mis en question le danger de repli inscrit dans le concept de négritude, lié à une essentialité, renvoyant à une origine à l'abri du temps et de l'histoire » (A.C. : 276). Fanon se situe véritablement dans une perspective internationaliste, comme si, mettant en acte le « programme » politique et poétique de Césaire, son parcours en révèle toute la force subversive.

L'engagement politique départementalisation vs indépendance ne pouvait pas ne pas les séparer et on ne peut le minimiser mais il est subsumé, à mon sens, par la force du verbe et notre distance des événements qui peut les faire apprécier différemment. Replacer dans le contexte, il est loin d'opposer un « rangé » à un « subversif ».

Ce qui en fait profondément des frères, ce qui fait que la lecture de l'un éclaire celle de l'autre, dans les deux sens et réciproquement... est la force de leurs écritures. Ils sont des créateurs pour qui les mots portent loin. C'est en ce sens que poésie et politique vont de pair, l'un privilégiant le premier espace et l'autre le second, mais il faut ajouter, d'une certaine façon. On peut penser que Fanon a bridé la force poétique qui était en lui pour mettre son verbe au service d'une compréhension raisonnée du monde et d'un but identifié. Est-ce son engagement ou sa profession passionnément exercée de psychiatre qui ont fait qu'il a choisi une autre voie que son aîné pour jeter son verbe dans l'arène du monde ? On a vu qu'en les lisant, on ne pouvait pas ne pas être frappé par le rapport du langage au corps et au monde.

Partir. Mon cœur bruissait de générosités emphatiques. Partir... j'arriverais lisse et jeune dans ce pays mien et je dirais à ce pays dont le limon entre dans la composition de ma chair : « J'ai longtemps erré et je reviens vers la hideur désertée de vos plaies ». Je viendrais à ce pays mien et je lui dirais : « Embrassez-moi sans crainte... Et si je ne sais que parler, c'est pour vous que je parlerai. (*Cahier* : 61)

Et je lui dirais encore :

« Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir »

Et venant je me dirais à moi-même :

« Et surtout mon corps aussi bien que mon âme, gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle » (*Cahier* : 61-63)

En tant qu'homme, je m'engage à affronter le risque de l'anéantissement pour que deux ou trois vérités jettent sur le monde leur essentielle clarté (...)

« Mon ultime prière :

O mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge ! » (*Peau noire masques blancs* : 219-221)

6 décembre 1961, Fanon meurt à New-York et sa dépouille est ensevelie en terre algérienne, « sa » terre d'élection. Le « guerrier-silex » a 36 ans. Comment pourrait-on qualifier le passage de frontières de ce corps ? Est-on déjà dans la post-colonie et dans l'affirmation du dépassement des racines pour choisir son lieu dans le monde ?

17 avril 2008, Aimé Césaire meurt à Fort-de-France. Sa dépouille est ensevelie dans sa terre d'origine, accompagné de la ferveur de son peuple. La « laminaire », l'algue brune, a trouvé son ancrage définitif, à 95 ans. Si Césaire n'avait vécu que 36 ans, qu'aurions-nous de lui ?

Mais il est resté vivant tout au long de ce siècle et, en 1983, il a pu dire de Fanon, à propos du poème qu'il a écrit pour lui :

Ce poème que j'ai écrit sur Fanon n'est pas du tout un poème de circonstance. Effectivement, je l'ai envoyé comme ma contribution à ce mémorial Fanon, car Fanon est un homme que je connaissais bien. J'ai été le premier lecteur de *Peau Noire Masques Blancs*, et Fanon m'a toujours manifesté beaucoup de confiance et je dois dire beaucoup d'affection, ce qui n'avait rien à voir du tout avec la politique, dont nous discutons très librement. Je dois dire qu'à cette époque-là son message était combattu farouchement par certains qui s'en réclament à l'heure actuelle. Mais il risque d'y avoir à son sujet un vaste malentendu. Il serait complètement faux de réduire la personnalité de Fanon à la seule dimension de la politique ou de la pratique politique, l'appel à la force, à la violence. Fanon était beaucoup plus riche que cela. Et ce dont on ne s'aperçoit pas, c'est que si Fanon est important, c'est qu'il y avait chez Fanon la dimension poétique. J'ai dit qu'il y avait chez Damas la dimension tragique, et bien il y avait chez Fanon la dimension poétique. Ce n'est pas du tout l'homme d'un marxisme desséché. C'est pourquoi le recours à Fanon est utile, parce qu'en définitive, c'est le recours à l'homme, et c'est le retour à l'homme, et le recours à la vision qui voit beaucoup plus loin que la vue. J'oppose la vision à la vue, et vous avez prononcé le mot de prophétique. C'est par là que Fanon, c'est vrai, est prophète, il est en avant, bien entendu, et il profère. Ce qui signifie qu'il ne faut pas chercher dans Fanon un petit formulaire, un petit catéchisme pour l'action quotidienne. Ce qu'il faut retirer de Fanon, c'est un grand souffle, une grande lancée; et c'est une grande vision qui éclaire non pas forcément le chemin d'aujourd'hui, mais en tout cas qui balaye tout l'horizon » (entretien, Maximin :1983).

Face à cette représentation pleine de hauteur de vue et d'empathie, il est intéressant de choisir d'autres représentations plus « grand public » de ces deux personnalités, en France, ces trente dernières années. Celles de dictionnaires et celle d'un journaliste du *Monde*, Benoît Hopquin.

En 1977, le *Dictionnaire Universel des noms propres* (Le Petit Robert) consacre une rubrique à nos deux écrivains.

FANON (Frantz) – Psychiatre et révolutionnaire d'origine antillaise (Fort-de-France 1925-Washington 1961) – Médecin-chef de l'Hôpital psychiatrique de Blida (1953-1957), il étudia chez les autochtones les phénomènes de dépersonnalisation propres à la situation coloniale. Dès cette époque, il prit position pour la révolution algérienne. Expulsé d'Algérie, il poursuivit à Tunis son activité médicale et politique et fut représentant diplomatique du GPRA. Ses analyses sociologiques et politiques du colonialisme et des dangers du néo-colonialisme sont dominées par

le problème de la lutte de libération de toute l’Afrique, et celui de la spécificité de la révolution des pays du Tiers Monde [*Peau noire masques blancs*, 1952 – *L’An V de la Révolution algérienne*, 1959 – *Les Damnés de la terre*, 1961 – *Pour la Révolution africaine*, 1969]

CÉSAIRE (Aimé) – Poète antillais (La Martinique, 1913)

Professeur, puis député, ce descendant des anciens esclaves déportés de leur Afrique natale vers l’Amérique, a d’abord puisé dans la révolte surréaliste les éléments propres à exprimer la soif d’affranchissement qu’il partage avec le peuple noir. Le flamboiement du verbe, l’ampleur épique des images traduisent avec violence dans son œuvre le mépris et la haine du colonisé pour le colonisateur venu d’Europe. Ils expriment aussi, avec une foi puissante dans la vie, une aspiration universaliste à la justice et au bonheur. Aimé Césaire a publié des poèmes : *Cahier d’un retour au pays natal* (1939) – *Soleil cou coupé* (1948), *Cadastre* (1961), ainsi que des pièces de théâtre d’inspiration politique : *La Tragédie du roi Christophe* (1964) – *Une Saison au Congo* (1965).

Une simple lecture – en tenant compte de la limitation nécessaire des entrées de dictionnaire, chacun a autour de 825 signes –, montre que dans cette réduction à « l’essentiel », la dimension politique de Fanon est ce qui est retenue alors qu’elle est mise de côté pour Césaire : rien du *Discours sur le colonialisme*, rien de l’homme politique dans ses différentes fonctions et dans sa défense, entre autres, de la départementalisation.

En 1983, dans les « Usuels du Robert », *Dictionnaire des citations françaises*, Césaire capitalise 5 citations : 3 renvoient à une définition de la poésie, une salue le Tiers Monde et une est la citation-phare du *Cahier*.

« La connaissance poétique est celle où l’homme éclabousse l’objet de toutes ses richesses mobilisées (*Sur la poésie*, Troisième proposition, Seghers)

Le beau poétique n’est pas seulement beauté d’expression ou euphorie musuculaire. Une conception trop apollinienne, ou trop gymnastique de la beauté risque paradoxalement d’empailler ou de durcir le beau (Ibid, Septième et dernière proposition)

La musique de la poésie ne saurait être extérieure. La seule acceptable vient de plus loin que le son. La recherche de la musique est le crime contre la musique poétique qui ne peut être que le battement de la vague mentale contre le rocher du monde (Ibid, Corollaire)

Je vois l’Afrique multiple et une
verticale dans la tumultueuse péripétie
avec ses bourrelets, ses modules,
un peu à part, mais à portée
du siècle, come un cœur en réserve
(*Ferrements*, « Pour saluer le Tiers-Mond », Le Seuil)

Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n’ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s’affaissent au cachot du désespoir
(*Cahier d’un retour au pays natal*)

Fanon quant à lui, a trois citations dont deux renvoient à sa fameuse « théorie » de la violence en un figement de la citation décontextualisée qui diabolise l’auteur ; la troisième définit la culture nationale. Une seule œuvre est sollicitée.

Pour le colonisé, la vie ne peut surgir que du cadavre en décomposition du colon (*Les Damnés de la terre*)

Au niveau des individus, la violence désintoxique. Elle débarrasse le colonisé de son complexe d'infériorité, de ses attitudes contemplatives ou désespérées. Elle le rend intrépide, le réhabilite à ses propres yeux. (*Les Damnés de la terre*)

La culture nationale n'est pas le folklore où un populisme abstrait a cru découvrir la vérité du peuple. Elle n'est pas cette masse sédimentée de gestes purs, c'est-à-dire de moins en moins rattachables à la réalité présente des peuples. La culture nationale est l'ensemble des efforts faits par un peuple sur le plan de la pensée pour décrire, justifier et chanter l'action, à travers laquelle le peuple s'est constitué et maintenu » (*Les Damnés de la terre*).

Il faut signaler que dans le même dictionnaire, Camus capitalise 76 citations et les trois autres personnalités afro-antillaises retenues : E. Glissant : 4, Senghor : 5 et... Sékou Toré : 2.

Le troisième document de ces représentations est récent. C'est l'ouvrage, en 2009, de Benoît Hopquin, *Ces Noirs qui ont fait la France*, au titre volontairement provocateur pour attirer l'attention du lecteur. La provocation est beaucoup moins sensible à la lecture de l'ouvrage lui-même qui plaide pour leur intégration puisqu'ils ont voulu être « de » la France. La couverture (majoritairement noire avec un encadré rose) choisit la photo du jeune député Césaire arrivant à Paris avec l'étiquette d'Air France bien visible sur son énorme cartable ; détail réaliste pour tout passager descendant alors d'un avion en provenance de Martinique mais qui prend sens symbolique ici. Dans cet ouvrage, on ne trouve que Césaire car il est entendu que les « Noirs » qui ont eu des positions autres qu'intégratrices ne doivent pas figurer dans la galerie. Le préambule prévient :

Nous avons également écarté des personnalités qui n'ont éclos que plus tardivement, comme le scientifique sénégalais Cheikh Anta Diop ou l'écrivain martiniquais Frantz Fanon qui étaient à la limite de notre chronologie. Leur vie, leur personnalité furent hors normes, mais ils s'affichèrent d'emblée en rupture totale avec le pays colonisateur. Frantz Fanon se revendiquait citoyen algérien. Il ne nous appartenait pas de réintégrer contre leur gré ces figures parmi les Noirs qui ont fait la France (Hopquin : 11)

Est-ce à dire que la France ne s'est faite que dans le consensus et que son histoire coloniale n'est pas le fruit de tensions et de ruptures et que cette histoire n'a pas « fait » la France ? Césaire apparaît dans l'avant-dernier chapitre en chassé-croisé avec son ami Senghor et peu est dit de son anticolonialisme qui n'a jamais désarmé. Mais le livre se lit bien – et donc le récit s'imprime bien comme représentation pour le lecteur -, en une narration alerte et documentée, chassant le détail significatif : le chapitre Senghor/Césaire se termine sur « l'exquise politesse » de l'un et sur l'impeccable élégance vestimentaire de l'autre et sur leur amitié indéfectible.

Quel meilleur point final à cette autre fraternité, entre Aimé Césaire et Frantz Fanon, esquissée ici à grands traits, que la citation du poème de Césaire :

*Par tous mots
Guerrier-silex*

le désordre s'organise évalueur des collines
sous la surveillance d'arbres à hauts talons
implacables pour tout muflé privé de la rigueur
des buffles

ça

le ça déglutit rumine digère
je sais la merde (et sa quadrature)
mais merde

que zèle aux ailes nourrisse le charognard bec
la pouture sans scrupules
tant le cœur nous défaut
faux le rêve si péremptoire la ronde
de ce côté du moins s'exsude
tout le soleil emmagasiné à l'envers
du désastre

Car
œil intact de la tempête

aurore
ozone
zone orogène
par quelques-uns des mots obsédant une torpeur
et l'accueil et l'éveil de chacun de nos maux
je t'énonce
FANON
tu rayes le fer
tu rayes le barreau des prisons
tu rayes le regard des bourreaux
guerrier-silex
vomi
par la gueule du serpent de la mangrove
(*Moi, laminaire* : 20-21)

Ce poème et ce que nous avons engrangé dans ce parcours veulent lier ces deux grandes figures dans la bibliothèque vivante de la réflexion d'aujourd'hui sur des sujets brûlants comme ceux de la violence dans la société française et dans ses DOM et ses connections avec le passé colonial, comme la mesure des traumatismes identitaires, comme la révision de l'Histoire de l'Empire français non comme périphérique mais centrale dans l'Histoire de la France. Mais plus encore peut-être, comme ouvrages de référence à une réflexion qui s'élabore des/avec/sur afrodescendants concernant l'histoire de leurs antériorités dont l'esclavage et la discrimination, la domination et la question noire, dans le dynamisme de leurs inscriptions dans les nations et régions où ils

vivent et travaillent. Césaire et Fanon ne sont pas des catéchismes mais ils peuvent aider, avec d'autres, à réfléchir à l'ébranlement du modèle français d'intégration républicaine, à la réévaluation des rapports des Nord^s et des Sud^s. Entre le réel et le mythe, la rupture et l'intégration, ils ont apporté des contributions majeures qu'on ne peut enfermer dans une univocité grâce à la force poétique qui a été le cœur de leurs interventions.

Si nous voulons répondre à l'attente des Européens, il ne faut pas leur renvoyer une image, même idéale, de leur société et de leur pensée pour lesquelles ils éprouvent épisodiquement une immense nausée
(*Les Damnés* : 233)

ma parole capturant des colères
soleils à calculer mon être
 natif natal
 cyclopes violets des cyclones
n'importe l'insolent tison
 silex haut à brûler la nuit
épuisée d'un doute à renaître
La force de regarder demain
(*Moi, laminaire* : 75)

Ouvrages cités

- Alice CHERKI, *Frantz Fanon – Portrait*, Paris, Le Seuil, 2000
- FANON Joby, *Frantz Fanon – De la Martinique à l'Algérie et à l'Afrique*, Paris, L'Harmattan, 2004, préface de Roland Suvélor.
- Daniel DELAS * *Léopold Sédar Senghor, Le maître de langue*, Paris, éditions Aden, « Le cercle des poètes disparus », 2007.
 - * Réédition du *Discours sur le colonialisme* (livre et CD), dit par Antoine Vitez – Commentaire de Daniel Delas, Paris, éditions Textuel, INA, RFI, 2009.
- Marcel MANVILLE, *Les Antilles sans fard*, Paris, L'Harmattan 1992.
- Edward SAID, *Culture et impérialisme*, Fayard/Le Monde Diplomatique, 2000, pour la traduction en français.
- François TOSQUELLES, « F. Fanon à Saint-Alban », *L'Information psychiatrique*, vol. 51, n°10, décembre 1975.

Textes cités d'A. Césaire

- *Cahier d'un retour au pays natal*, rééd. Bilingue Présence Africaine, 1971 avec la préface d'A. Breton.
- *Discours sur le colonialisme*, augmenté du *Discours sur la Négritude* de 1987, Présence Africaine, 1955 et 2004.
- *Et les chiens se taisaient* (1946) dans l'édition *Les Armes miraculeuses*, Gallimard Poésie, 1970.
- *Une Tempête*, Le Seuil, 1969.
- *Moi, laminaire...*, Le Seuil, 1982.
- Entretien avec Daniel Maximin, *Présence Africaine*, n°126, 1983.

Textes cités de F. Fanon

- Lettre de 1944 de Fanon, *Mémorial Frantz Fanon -1982*, Présence Africaine, 1984, p. 269 première citation.
- Obsèques de F. Fanon, *El Moudjahid*, (reproduction intégrale en 3 Tomes, Belgrad, Yougoslavie), été 1962. N° 88, Tome 3, pp. 646-651 et n°89, p. 671 et sq.
- *Peau noire masques blancs*, 1^{ère} édition, Paris, Le Seuil, 1952, préface de Francis Jeanson, coll. « Esprit ».
- *Les Damnés de la terre*, (1961), rééd. Petite collection Maspero, 1968.
- *Pour la Révolution africaine* (1961), rééd. Petite collection Maspero, 1975.